

De l'interprétation en psychanalyse

Rouchdi CHAMCHAM

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Ben M'sik, Casablanca

«La parole est moitié à celui qui parle,
moitié à celui qui écoute»
Montaigne, Essais, Livre III, Chapitre XIII

Je suis un psychanalyste, freudien et orthodoxe par dessus tout. Je pense que Freud a situé « le travail de l'interprétation à sa source et qu'il lui a donné un éclairage inédit. Dans cette contribution, je situerai l'apport de Freud que j'ai fait mien.

Je reste freudien, surtout en ce moment où la psychanalyse est attaquée de tous les côtés. Mais lorsque l'ouragan médiatique se calmera, le temps viendra de poser les questions sérieuses. Pourquoi Freud subit-il régulièrement le retour d'opérations, de démolition et de dénonciation ? Que sa pensée soit soumise à relecture, à discussion, critique et à transformation, c'est la moindre des choses. C'est la vie et le travail de l'esprit, c'est sa praxis. Mais avec Freud, il s'agit d'autre chose comme on le voit souvent. On ne le discute pas, on le voue aux gémonies. L'irrespect du protocole positiviste suffit à mettre en place un a priori de discrédit. A l'abri de ce discrédit, on s'acharne sur lui.

Qu'y a-t-il de dérangeant chez Freud qui pourrait expliquer cet acharnement compulsif ? C'est son « interprétation » peu commune de notre être concomitante de l'interruption d'une signification nouvelle du monde. La question de « l'inconscient » est une espèce d'asymptote. Avec « l'inconscient », « le sens » n'est plus disponible, ni par déchiffrement, ni par encodage du monde, ni par lutte, ni par partage. Le « sens » - de l'Homme de l'histoire, de la culture - n'est plus en acte ni en puissance. Lorsque cette perception s'est imposée à Freud, une continuité s'est interrompue. Notre tradition a cru s'ouvrir ou a ouvert elle-même un fossé entre elle et son passé même le plus récent tout autant qu'entre elle et son avenir. Autour de la Seconde Guerre et des guerres de colonisation/décolonisation, et à travers, s'est jouée une disposition générale des représentations et des INTERPRÉTATIONS. Il s'est ouvert alors un suspens de sens ou de monde tel que l'histoire n'en avait pas connu depuis la naissance des trois monothéismes.

Nous sommes toujours dans ce suspens, pour le pire et pour le meilleur. Le meilleur est que nous sommes avertis des impasses ou des mensonges du « SENS », de tout accomplissement ou de prouesse de Sens. Le pire est que nous sommes devenus, dans cette nouvelle situation, capables de n'importe quoi là où nous n'avons plus rien d'autre pour nous comprendre nous-mêmes que l'équivalence générale combinée avec la technique. En bref, aujourd'hui, tout se vaut et rien ne mène plus à rien, d'où la radicalisation des monothéismes et la retraditionnalisation à outrance pour les déçus de la technique. Pour ceux-là, la solution serait de boire le calice jusqu'à la lie. Freud a eu de cette métamorphose une perception aiguë, bouleversée et sans concession. Il a pensé le déplacement du sens de l'émetteur au récepteur (ou à son inconscient). L'inconscient n'est pas un nouvel objet dont l'affectivité serait à vérifier. C'est le non – provisoire, même douteux – qui aurait été mis au travail pour nous faire penser cette mutation du monde.

Les limites et les fourvoiements de Freud étaient inhérentes aux conditions que lui réservaient son époque et son milieu, notamment la Vienne de 1900 où a été édité pour la première fois et à 600 exemplaires *L'interprétation des rêves* et où sa pensée a engendré d'elle-même le travail de son propre dépassement. Nous n'avons pas fini de comprendre ni l'irruption de sa pensée, ni son insuffisance et ses risques. Nous devons pour cela penser et interpréter ce qui suit : une mutation est en cours, pour laquelle, par définition, nulle forme n'est donnée, ni nature, ni histoire, ni Homme, ni Dieu, ni machine, vivant. Les énervés crient au nihilisme, ce qu'ils nomment ainsi porte en réalité le savoir et la responsabilité de ce fait que rien ne nous est donné, sinon d'ouvrir les yeux et de tendre l'oreille.

Ils n'ont en vérité qu'un souci : ignorer notre condition présente et renouer avec le temps où intuition, conception, représentation et interprétation étaient disponibles. Le sachant ou non, ils se comportent comme s'ils étaient en mesure de savoir à quoi Freud a dérogé et qu'il n'aurait jamais dû méconnaître.

Sans doute, eut-il été préférable que la pensée de l'inconscient se garde plus pure et plus assurée, plus décente et plus secourable aussi. Mais penser ainsi, revient à croire que l'histoire aurait pu s'arranger autrement.

1-L'interprétation chez Freud

Dans la démarche freudienne, l'interprétation est une pièce maîtresse de l'édifice. D'autres concepts lui sont mitoyens et entretiennent avec lui des relations de bon voisinage. On peut citer à ce propos des concepts comme la représentation, la symbolisation, l'identification, l'hallucination et même la répétition et la remémoration. Dans la démarche psychanalytique, il existe deux niveaux d'interprétation qui sont solidaires entre eux. L'interprétation primaire et l'interprétation secondaire.

1-1-L'interprétation primaire ou la capacité de rêverie de la mère

S'il existe une division tranchée en psychanalyse entre processus primaire et processus secondaire, cette division comporte des formations de compromis. C'est précisément le cas du fantasme appelé communément « rêverie ».

En musique (Rêverie de Schumann) comme en littérature (Rêveries d'un promeneur solitaire de Rousseau), le mot rêverie désigne une activité de l'esprit qui va sans but précis, sans rigueur méthodologique, comme un bouchon qui se laisse emporter au gré des vagues sous l'influence des courants qui animent la mer. La liberté est liée au fait de se laisser aller, en renonçant à exercer un contrôle sur les événements.

1-2-La rêverie de la mère

Dès sa naissance, l'enfant est modelé par sa mère à travers l'expérience de la tétée du sein. L'enfant a faim et il pleure. Sa mère lui met le sein dans la bouche et il commence à téter sans que sa mère lui dise va-y ceci est un sein et tu peux le téter, dedans il y a du lait pour te nourrir. L'enfant a déjà une proto-représentation liant solidièrement le sein de la mère à la bouche du bébé. Si elle lui met un caillou à la place du sein, il fera automatiquement la différence entre les deux et plus tard, quand le sein tardera à venir, s'il a eu une bonne expérience

avec le sein, il pourra téter son pouce en attendant le bon vrai sein plein de lait. En suçant son pouce, il va halluciner le sein en créant, à partir de sa bouche, une image du sein manquant, puis l'image se fera concept et représentation en passant par le mot «ceci est un sein» ou «ceci n'est pas un sein». D'autre part, on admet aussi, en psychanalyse, qu'à partir de l'expérience du sein, la pensée de l'enfant va être modelée dès sa naissance par la prédominance du modèle digestif. Il interprète ce qu'il a dans la bouche comme bon/mauvais, chaud/froid, mou/dur... Des fois, même si le sein nourrit bien l'enfant, la conservation du bon sein ne suffit pas à engendrer la pensée. Il en est une condition nécessaire mais non suffisante. L'étayage du psychique sur le digestif permet de comprendre la nécessité de postuler sa reprise sur le plan intersubjectif. Autrement dit, la mère «digère» psychiquement les projections de l'esprit de l'enfant - elle les remâche, pour ainsi dire, grâce à sa capacité de rêverie - et le nourrit autrement en lui rendant ce produit pré-assimilé par elle. L'enfant reçoit donc une nourriture seconde, métaphorique de la première. Il se nourrit non pas du sein corporel, mais du sein psychique de sa mère. Autrement dit, en tétant sa mère, le nourrisson prend en même temps une gorgée de lait et une gorgée du monde. Pour que cela soit possible, il faut que la mère qui donne le sein regarde son bébé dans ses bras les yeux dans les yeux. Ainsi la mère va accumuler en elle le «vomi» de l'enfant et transformer le lait concret en lait psychique. L'enfant va pouvoir s'en servir pour construire son objet psychique interne, en conservant ce sein psychique primitif qui lui permettra d'élaborer progressivement, à partir de cette pensée inchoative, un appareil à penser les pensées capables de notation et d'anticipation. Il ne subit donc plus les événements mais va au-devant d'eux. La contribution de la mère est toutefois importante si elle ne se contente pas de dispenser le lait et qu'au lieu de faire « le dispensaire de lait » ou la « centrale laitière », elle dispense aussi et en même temps l'amour, la tendresse, la compréhension et la sécurité. En quelque sorte, elle donne libre cours à sa fonction liante. Deux sortes de liens sont ici en jeu. Ceux qui opèrent intrapsychiquement chez le bébé et ceux qui s'installent intersubjectivement entre la mère et l'enfant qui présuppose cette fonction chez la mère.

On peut donc considérer que la capacité de rêverie de la mère comme ce qui va être le support de l'amour ou de la haine dans sa relation avec son enfant et aussi avec son conjoint, d'où l'importance de la tiercéité. Si l'enfant a été mutuellement conçu, avec un partenaire aimant, par un après-midi d'été au milieu d'un champ de blé : place à l'amour. Si l'enfant a été conçu violemment comme cela se passe lors d'un viol : place à la haine.

En partant de ce qui se passe entre la mère et l'enfant, on peut expliquer ce qui se passe chez un créatif en train de représenter le monde ou un penseur en train de l'interpréter. La situation d'un créatif ou d'un penseur dont la productivité nous émeut vient du fait qu'il nous plonge dans un état comme ne relevant ni du sommeil ni de la veille, mais produit en nous un écran de langage décousu, incohérent mais non lié. L'effet de l'œuvre sur nous serait à situer dans un espace entre le dedans et le dehors.

A quoi rêve au juste la mère donnant le sein à son enfant ? A l'enfant ou au père avec qui elle a fait cet enfant au moment du plaisir sexuel ? Si je fais entrer ainsi le père dans la rêverie de la mère, c'est que le personnage me paraît fondamental et pour l'enfant et pour la mère. Autrement dit, même une tétée est une partie qui se joue à trois.

Faut-il que je rappelle que l'amour pour l'enfant n'est pas inclusif de l'amour pour le père ? Rêver au père, pour une mère en train de donner le sein à son enfant, c'est rêver à la réunion triangulaire de ce que les seins maternels ont tendance à séparer dans la relation close mère-enfant. C'est donc déjà rêver l'ouverture de la relation au tiers suivie de la mise à l'écart temporaire du bébé par la reconstruction de l'unité duelle de la relation pleinement sensuelle. Toutes les mères ne parviennent pas toujours aisément à ce passage d'un objet à l'autre. Le nourrisson savant, la prédisposition de la mère et la présence ou l'absence du père pourra plus tard créer soit de l'art, soit du délire, soit les deux à la fois. Rêver au père, c'est, pour la mère, se souvenir – déjà – que ce bonheur de la relation mère-enfant n'a qu'un temps, qu'il doit être vécu pleinement et que l'enfant toutefois ne lui appartient pas. Si l'enfant est aimé et se sent aimé, il acceptera sans trop de dommage cette inévitable dépression de la mère. Dans le cas contraire, il restera sa vie entière agrippé à son objet pour liquider un contentieux jamais épongeable.

L'agrippement est le contraire du lien. Car l'agrippement reste désespérément fixé au même objet, tandis que le lien se déplace et peut devenir LIEN DE LIEN. Autrement dit, non seulement relation mais relation de relation, c'est la pensée.

2-La psychanalyse : construction et représentation

En psychanalyse le patient, en parlant, est invité par son analyste à faire des associations libres. Par exemple «Vous venez de me parler d'un volcan, cela vous fait penser à quoi ?», peut demander le psychanalyste. «A ma mère ou à mon père», peut répondre le patient. Face à cela, le psychanalyste doit observer une

attitude neutre et bienveillante. On voit bien que ce qui se manifeste du côté du patient, c'est-à-dire une activité associative libre, lui fait pendant une réceptivité fluctuante du côté du psychanalyste. Quant à la neutralité bienveillante, elle est le pendant de ce qui se déroule chez le patient. Celui-ci, du fait du transfert, ne saurait être neutre. Il aime ou il déteste. En retour, l'analyste ne répond, en principe, ni à l'amour ni à la haine du patient, du moins quand tout se passe bien. La neutralité de l'analyste est essentiellement bienveillante. Ce qui veut dire qu'il est animé de sentiment d'amour envers le patient, mais d'un amour qui est fort tamisé et prenant du recul par rapport aux projections amoureuses ou haineuses du patient. Telle est la situation idéale décrite plus haut.

2-1-Qu'est-ce que penser pour un psychanalyste et pour un patient ?

L'activité de la pensée est fondamentalement de l'ordre de la représentation. L'affect ne joue pas un rôle égale en dignité en l'occurrence, d'où la direction prise par Lacan du bannissement de l'affect dans sa théorie. Par contre Freud pose une équivalence entre le «je sens que» au sens de je pressens que et le «je pense que». L'affect est donc, dans la théorie de Freud, haussé à la dignité d'un principe de connaissance.

L'histoire de l'analyse, ce n'est pas l'histoire qui a eu lieu dans le réel. C'est la CONSTRUCTION de la réalité psychique du sujet. L'histoire de la maladie est plus riche que l'histoire du sujet qui doit tenir en compte, nolens volens (bon gré mal gré), la temporalité, le développement, la maturation, la chronologie, l'avant, l'après, la répétition, le temps du sujet, le temps de l'autre, le ralentissement, la précipitation, la rétrospection et l'anticipation. Ici, les concepts ne sont pas à découvrir mais à inventer. La rigueur et l'imagination doivent se prêter la main au lieu de se combattre.

3-L'interprétation en psychanalyse

J'ai constaté un jour qu'un de mes patients, habituellement assez bavard sur le divan, avait arrêté de parler et s'est mis à bouger compulsivement tout en ayant la respiration haletante. Je lui pose la question : «Pourquoi vous bougez ainsi ?». Il me répond : «Je ne sais pas, mes pensées vont trop vite». Se taisant pour un bon moment, il m'informa du fait qu'étant petit, son oncle pédophile, son aîné de quelques années, se livrait sur lui à des attouchements sexuels en lui intimant l'ordre de n'en parler à personne. Mon patient n'avait trouvé rien moins que l'agitation comme solution afin d'évacuer et de se débarrasser définitivement de la trop grande excitation que le petit enfant qu'il était ne pouvait contenir. En

fait, ma question anodine tient lieu d'interprétation puisqu'en réalité, elle veut dire qu'il y a quelque chose dont le patient en question n'arrive pas à me parler, tellement c'était dérangeant pour lui. Mais au cas où il décide de m'en parler courageusement, je suis prêt à tout écouter de sa part sans rien rejeter et de manière à ne pas le juger, ni le condamner, ni le culpabiliser, mais au contraire l'accepter tel qu'il est et le faire passer d'un sujet agité à un sujet parlant, capable de s'exprimer et donc d'extérioriser ce que la loi du silence que son oncle lui a imposée d'inhiber au fin fond de son être traumatisé, comme une partie de lui-même gelée et donc gênante. Ce que je fais là avec mon patient, c'est que je digère et rêve la communication avec lui d'après mes mythes référentiels. Je me souviens d'avoir lu le livre de Francis Tustin, Quand dire c'est faire, et je me suis dit que nous sommes arrivés, avec le mutisme de mon patient, d'une part, et son corps agité et « bavard », d'autre part, à un niveau de la communication où celle-ci, pour me parvenir, doit se frayer son chemin à travers les errances de l'infraverbal. Ainsi je fais donc subir des transformations aux conceptions freudiennes, à savoir la nécessité pour l'appareil psychique de réduire la tension, aidé en cela par le détour par un linguiste de la trompe de Francis Tustin. Voilà donc comment ma rêverie avait opéré pour dégager le patient de son agitation corporelle vers un sens audacieusement exprimable et bienveillamment audible. Je ne savais rien de l'histoire événementielle de mon patient jusqu'au moment où il m'en rapporte les faits lorsque je lui pose la question à propos de son agitation surprenante venant de la part d'un patient habituellement disert et intelligent. En cela, j'ai prêté toute mon attention à son langage corporel et à sa grammaire musculaire.

La «science» de la psychanalyse - qualificatif qui appelle bien des réserves - a découvert, avec la capacité de rêverie, ce que les créateurs savaient déjà depuis toujours. Il y a exactement 2500 ans, Eschyle, dans ses CHOEPHORES, faisait dire à la nourrice d'Oreste :

«Mais le cher, souci de ma vie
je l'ai nourri, je l'ai reçu dès qu'issu de sa mère ;
Ses appels perçants qui vous faisaient lever de nuit
Tant de fois, que de misères ! les avais endurées pour rien !
Un petit sans raison, il faut l'élever comme un animal
Pas vrai ? (se mettre à sa portée)
Il ne parle pas quand il est encore au maillot

Qu'il ait faim, soif ou besoin d'uriner.
Le jeune ventre se soulage de lui-même
Là, il faut être prophète et je dois souvent
M'être trompée, je nettoyais les langes
J'étais ensemble nourrice ou laveuse
J'avais cette double charge, j'avais reçu
Oreste pour le présenter à son père.»

LES CHOEPHORES, 449-462.

Trad. J. Grogan.

Je l'ai reçu dès qu'issu de sa mère... Je l'avais reçu pour le présenter à son père. La mère suffisamment bonne, lieu du triangle oedipien, est, comme le langage, une matrice médiatrice.

Références

Bellemin-Nél, J. *Vers l'inconscient du texte*, P.U.F., Paris, 1996.

Botella, C. et S. *La figurabilité psychique*, Delachaux et Niestlé, Lausanne - Paris, 2001.

Freud, S. *La technique psychanalytique*, P.U.F., 1953.

Tustin, F. *Quand dire c'est faire*, Seuil, Paris, 1995.

Matière à symbolisation. *Art, création et psychanalyse*, Colloque sous la direction de Bernard Chouvier, Delachaux et Niestlé, Lausanne - Paris, 1998.

Interpréter, numéro spécial de la Revue Française de *Psychosomatique*, N° 16, P.U.F., Paris, 1999.

L'interprétation, numéro spécial de la Revue Française de *Psychanalyse*, N° 3, P.U.F., Paris, 1983.